

LE PLANTAIN DE DEMAIN

DÉJÀ AU CAMEROUN

par JEAN-MARC FLEURY

Sur les flancs fertiles du mont Cameroun, coincés entre d'immenses plantations de bananes douces, quelques centaines de bananiers-plantain se sont taillé une place au soleil. Bientôt, les meilleurs d'entre eux partiront à la conquête de toutes les régions du pays.

La banane occupe plus d'hectares sur le sol africain que sur n'importe quel autre continent. Au Cameroun, par exemple, pays de la zone forestière humide dans sa partie méridionale, la banane est de loin la principale production agricole. Le pays en exporte 84 000 tonnes par année, tandis que ses habitants en consomment environ 1 million de tonnes. Mais la banane que les Camerounais affectionnent n'est pas celle qu'ils exportent.

Pour les consommateurs des pays tempérés importateurs, la banane est exclusivement un fruit que l'on mange cru, mais en Afrique elle est avant tout un féculent qu'il faut faire rôtir ou bouillir. Cela tient au fait que le genre *Musa*, nom botanique de la banane, se divise en deux grands groupes : les bananes-fruits et les bananes-plantain dont la chair riche en amidon est voisine de celle des tubercules.

Malgré son importance, la banane-plantain n'a fait l'objet que de très peu de recherche en Afrique. «Il y a seulement cinq ans, il ne se faisait rien en Afrique sur le plantain, affirme Tezenas du Montcell, agronome responsable du programme plantain à l'Institut de recherche agricole du Cameroun. On ne s'en est jamais occupé parce que ce n'était pas une culture d'exportation.»

En fait, les travaux scientifiques sur la plus importante production vivrière camerounaise ont vraiment commencé avec l'engagement du chercheur français par l'IRA dans le cadre d'un projet financé par le CRDI. Maintenant, la collection rassemblée à la station de recherche d'Ekona comprend une cinquantaine de cultivars, un cultivar étant une variété ayant fait l'objet ou faisant toujours l'objet d'une production agricole. «Nous avons maintenant la plus importante collection au monde de variétés de bananes-plantain, dit Tezenas du Montcell. Il ne nous en manquerait qu'une douzaine.»

L'équipe à l'oeuvre à Ekona vise d'abord à mieux connaître le plantain. On cherche aussi à en accroître la résistance à la sécheresse et les rendements tout en retenant les variétés au goût le plus susceptible de plaire.

Les *Musa*, qui sont des herbes gigantesques, se développent à partir d'un rhizome souterrain ou d'une souche vivace. Leur tronc n'est que le résultat de l'étoit enlacement des gaines des feuilles qui se terminent en panache. Environ une fois par an, surgit du milieu du tronc la tige d'une longue inflorescence qui se recourbe ensuite vers le sol et dont les fleurs donnent le régime de bananes ou de plantains.

Normalement, un bananier-plantain connaît trois ou quatre cycles de 12 à 14 mois avant d'être remplacé par un nouveau plant. Chaque cycle s'amorce à partir d'un rejet issu au voisinage de la souche, mais il arrive que la plante mère inhibe la croissance du rejet et que le cycle se trouve alors indûment prolongé. À Ekona, on cherche à uniformiser ce cycle et à bien maîtriser le rythme des récoltes, soit en plantant deux rejets qui produiront à un intervalle de six mois, soit en faisant des plantations décalées dans le temps.

On a aussi testé le plantain en association avec l'arachide et le macabo. Les résultats montrent que l'arachide exerce un effet bénéfique en éliminant les mauvaises herbes et en fertilisant le sol, tandis que le macabo, en drainant le sol de ses éléments nutritifs, fait une telle compétition au plantain que la croissance de celui-ci est retardée de trois à quatre mois.

Les recherches effectuées près du

mont Cameroun sont du plus haut intérêt puisque la culture du plantain devrait connaître un fulgurant essor, non seulement au Cameroun, mais dans d'autres pays. Ainsi, les agronomes camerounais prévoient que leur pays exportera bientôt des régimes vers le Nigeria et le Gabon. Les grandes sociétés privées, de leur côté, suivent aussi les travaux de près. La société HÉVÉCAM, par exemple, qui a commencé à préparer 15 000 hectares d'hévéas dans la province de l'Océan, envisage d'installer de grandes surfaces de plantain pour l'alimentation des quelque 15 000 personnes — travailleurs et leurs familles — qui vivront à proximité de l'immense plantation. De même, la Mission de développement des cultures vivrières (MIDEVIV) met en place une véritable ceinture vivrière de bananiers-plantain autour de Yaoundé pour nourrir la capitale. Enfin, au Gabon, on parle d'un projet commercial de 200 hectares exclusivement consacré au plantain.

Auparavant, la majorité des familles avaient leur plantain dans la cour, mais avec l'urbanisation galopante que connaissent les pays africains, un important marché de la banane-plantain se développe. Il importe donc que paysans ou sociétés privées cultivent les meilleures variétés possibles afin de voir leurs efforts bien récompensés. □

